

UN

Venise

Le gondolier, un beau ténébreux brun aux yeux noirs, la mâchoire carrée et les muscles tonifiés par le maniement quotidien de la rame, arborait le costume attendu par les touristes : un t-shirt blanc moulant à rayures rouges, pantalon noir et foulard rouge noué autour du cou. Pour parachever son effet, il gardait un chapeau de paille vissé sur la tête malgré l'heure tardive. On ne pouvait lui dénier un certain charme voyou.

D'un geste rompu, il donna une puissante impulsion pour faire passer la barque sous le pont de la Calle delle Ostreghe. Une fois la gondole lancée, il entonna un air mélancolique de sa belle voix de baryton.

— *Arrivederci Roma. Goodbye, au revoir, mentre...*

— Pas de chant, merci, objecta le passager, un homme au teint pâle et au physique mou, dont la voix et la veste de tweed évoquaient un pur produit de pensionnat britannique à l'ancienne.

— Mais cela fait partie du service, répondit le gondolier avec un fort accent italien. C'est – comment dites-vous ? – romantique. On pourrait peut-être vous trouver une gentille fille, hein ? Pour vous mettre de meilleure humeur ?

— Non, merci, persista le Britannique.

— Mais je risque de perdre ma licence, protesta le gondolier.

Il rama un instant en silence, puis baissa la tête au-dessus de son client et reprit sa chanson.

— *Ooooo-sssaaaaale-idiio*, fredonnait-il. *Ooooo-sodomia...*

— J'ai dit : « Pas de chant », l'interrompit le Britannique. Écoutez, je vous paye le double si vous arrêtez.

Le gondolier jura entre ses dents, mais obtempéra. La lune masquée par les nuages n'éclairait guère son chemin. Il se concentra donc sur sa tâche, dirigeant la haute proue gracieusement incurvée de la gondole vers le milieu du Grand Canal, pour s'engager ensuite dans la Laguna Veneta (curieux endroit pour une gondole en cette heure avancée de la nuit).

Dans la zone dégagée de la lagune, les courants étaient plus forts, et la barque à fond plat, mal adaptée à la houle engendrée par une brise d'ouest forcissant. Les sourcils froncés, le gondolier regardait le campanile de Saint-Marc s'éloigner.

— Où va-t-on déjà ? s'enquit-il.

— Continuez de ramer, rétorqua le Britannique en scrutant l'obscurité.

Quelques instants plus tard, trois flashs lumineux se succédèrent dans la nuit à quelques centaines de mètres. Ils provenaient de l'étrave d'un petit bateau de pêche approchant par tribord.

— Là, fit le Britannique en pointant le doigt vers la droite. C'est par là.

— *Si, senore*, répondit l'Italien en dirigeant la gondole vers la lumière.

Très vite, ils se retrouvèrent le long d'un chalutier à coque blanche. Le gondolier dénombra aussitôt trois occupants, qui n'avaient vraiment rien de pêcheurs. L'homme à l'avant balayait l'horizon du canon de son AK-47. Un autre

tenait la barre à deux mains, mais portait une arme dans son étui à la hanche droite. Le troisième, un albinos chauve comme un œuf et apparemment sans arme, ne lâchait pas des yeux le Britannique depuis la poupe.

Ce ne serait pas bien difficile.

Le bateau de pêche passa au point mort et s'immobilisa peu à peu. Lorsque les deux embarcations furent placées poupe à poupe, une brève conversation s'engagea entre le Britannique et l'albinos. Le gondolier attendit patiemment la fin de l'échange, puis l'albinos lança un petit sac de velours au Britannique.

Il passa alors à l'action. L'homme au AK-47 n'eut pas le temps de voir la longue rame sortir de l'eau. Quand il comprit qu'elle lui arrivait dessus à toute allure, la lame de bois ne se trouvait plus qu'à dix centimètres de son oreille. Trop tard. Il s'effondra lourdement.

Et d'un.

L'homme à la barre se montra lent à la détente. Sa première réaction fut de quitter le poste de pilotage pour voir d'où venait le bruit. Erreur. Il aurait dû dégainer son arme. Le temps de s'en rendre compte, le gondolier avait déjà lâché sa rame et bondi à bord. Il s'approchait maintenant les mains en garde. Bien qu'expert en arts martiaux, le gondolier opta pour une technique plus occidentale et, d'un direct du gauche, il le stupéfia, puis il l'assomma d'un uppercut du droit dans la mâchoire. Le barreur perdit connaissance.

Et de deux.

L'albinos portait déjà la main à sa cheville pour saisir son couteau, mais il était bien trop tard, et son geste, bien trop lent. Après une enjambée, le gondolier avait pivoté sur lui-même et lui assénait un ravageur coup de pied arrière à la tête. L'albinos s'écroula d'un coup.

Sous le regard interdit du Britannique, le gondolier attach vivement les trois hommes avec des liens en plastique sortis de sa poche de pantalon. Le gondolier ne semblait pas même essoufflé.

— Allez, à ton tour, dit-il au Britannique en sortant un nouveau lien de sa poche.

On ne percevait plus la moindre trace d'accent italien. Il était... américain ?

— Qui..., qui êtes-vous ? demanda le Britannique, terrorisé.

— Ce n'est pas vraiment le plus important pour toi en ce moment, répondit le gondolier, prêt à regagner son embarcation. Être accusé de trahison est beaucoup plus...

— Mains en l'air ! cria le Britannique en tirant un Derringer de sa veste en tweed.

Le gondolier considéra le petit pistolet au canon court d'un air plus agacé qu'effrayé. Les services de renseignements lui avaient indiqué que le Britannique ne serait pas armé – ce qui prouvait, une fois de plus, le piètre niveau de renseignements de ces services.

Sans la moindre hésitation, le gondolier effectua un salto arrière parfaitement maîtrisé et plongea du chalutier dans les eaux agitées.

Le Britannique appuya sur la détente et tira au hasard. Le gondolier s'était montré trop rapide. Son adversaire aurait eu plus de chances de toucher l'un des innombrables pigeons de la lointaine Piazza San Marco.

Le Britannique le chercha des yeux, puis se retourna et se rendit à l'avant, espérant le voir refaire surface. Il comptait bien lui mettre une balle dans la tête. Le Derringer n'était certes pas l'arme la plus précise qui soit, mais le Britannique était un tireur hors pair. Comme le sont souvent les espions.

Il attendit. Dix secondes. Vingt secondes. Trente secondes. Une minute. Deux minutes. Le gondolier avait disparu. Comment était-ce possible ? Sa balle avait-elle atteint sa cible, finalement ? Ce ne pouvait être que cela. L'homme, quelle que fût son identité, gisait sans doute maintenant au fond de la lagune.

— Eh bien, voilà, fit le Britannique en rangeant le Der-

ringer dans sa veste avant de se hisser sur le bord du bateau afin de juger de sa situation.

C'est alors qu'il sentit la main. Surgie de nulle part, elle resserra son étreinte froide et humide sur son poignet. Puis son bras se tordit, une douleur atroce l'électrisa, son coude céda. Un hurlement lui échappa, mais l'insoutenable souffrance ne dura pas, car le gondolier sautait déjà à bord et lui décochait un coup de poing à la tempe.

Le corps du Britannique perdit aussitôt le peu de tenue qu'il avait jamais eue et s'affala comme une chiffonnette molle sur le siège de la gondole.

— Tu aurais dû me laisser chanter, déclara le gondolier au corps inconscient. Je trouvais ça plutôt joli, moi.

Il ligota sa victime et s'empara du sac de velours pour en inspecter le contenu. Au fond, une poignée de diamants, d'une valeur d'au moins deux millions de dollars, brillait de tous ses éclats.

— Papi a encore des progrès à faire pour protéger les bijoux de famille, fit-il au Britannique encore inerte.

Le gondolier se redressa, porta sa montre à ses lèvres et actionna un bouton sur le côté.

— Centre de traitement des ordures, ici Vito, dit-il. C'est bon, envoyez la benne.

— Bien reçu, Vito, cracha une voix par les petits haut-parleurs de la montre. C'est parti. Vous êtes sûr d'en avoir terminé ?

— Affirmatif.

Le gondolier jeta un regard aux quatre individus immobilisés devant lui.

— Quatre poubelles seulement. Toutes prêtes à être vidées.

— On savait qu'on pouvait compter sur vous, fit une autre voix, aussi rocailleuse que les pierres roulant dans le lit d'un torrent. Bon boulot, Derrick Storm.